

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

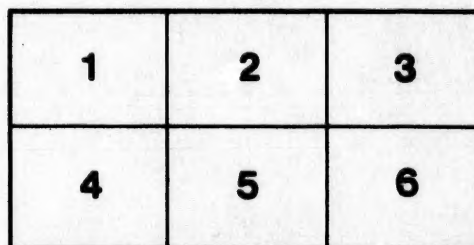
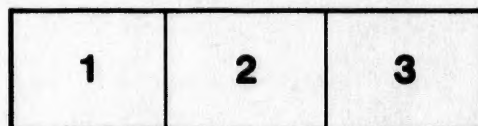
University of British Columbia Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

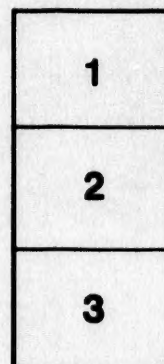
University of British Columbia Library

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



0

3

11/11

NAPOLÉON

SAINTÉ-HÉLÈNE.

S

FI

T

NAPOLÉON

A

SAINTE-HÉLÈNE,

Scenes Historiques,

ARRANGÉES

P A R

FIRMIN PRUD'HOMME,

ET REPRÉSENTÉES

POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE

THÉÂTRE DE MONTRÉAL,

LE 28 DE DÉCEMBRE, 1831.

Montréal :

Des Presses de Ludger Duvernay.

IMPRIMERIE DE LA MINERVE.

1831.

E

C

C

L

PERSONNAGES.

NAPOLEON I.—Empereur des Français.

BERTRAND.—Grand Maréchal du Palais de
l'Empereur Napoléon.

COSTUMES.

N A P O L E O N .

Chapeau de feutre, dit à trois cornes, habit des Chasseurs de la Garde, veste et culotte de casimir blanc, le grand cordon de la Légion d'Honneur par-dessous l'habit, la moitié paraissant sur la veste, bottes à l'écuyère, éperons d'or, épée à poignée d'or, front découvert, cheveux noirs.

B E R T R A N D .

Chapeau militaire, haute forme ; habit bleu, brodé en or sur toutes les coutures ; le ruban de la Légion d'Honneur sur la poitrine, pantalon blanc par-dessus des demi-bottes, éperons d'or, épée à poignée d'or, front élevé, cheveux gris.

La Scène se passe à l'Île de Sainte-Hélène,
en Afrique, sous les Tropiques.

....

pa
en
cu
lon
de

se
elle
soi

.....

A
la p
exer
île,
tué

NAPOLÉON

A

SAINTE-HÉLÈNE.

Au lever du rideau, le théâtre représente une partie de l'île Sainte-Hélène, la mer est au fond, un énorme rocher est sur la droite, la gauche est occupée par une maison, stylée à la manière des colonies, à droite, un peu en avant du rocher, un banc de gazon ombragé par un arbre.

Une musique militaire, prêtant à la mélancolie, se fait entendre un peu avant le lever du rideau, et elle continue jusqu'à ce que *Napoléon* et *Bertrand* soient arrivés en scène.

SCENE I.

Napoléon.—Bertrand.

NAPOLÉON.

ARRÉTONS nous ici, mon vieil ami, . . . je sens que la promenade m'a fait du bien, . . . j'ai besoin d'un exercice violent et souvent renouvelé, dans cette île, sous les tropiques, où l'homme le mieux constitué ne passe pas quarante ans.

BERTRAND.

Ici du moins, votre majesté est plus libre, elle échappe au continuel espionnage de l'odieux Hudson Lowe.

NAPOLEON.

Cet homme est hideux ! quelle figure patibulaire . . . ces mots sont écrits sur son front :— *Geolier des rois* dites-moi, dans notre promenade, n'avez-vous pas remarqué que nous étions suivis par un uniforme rouge ?

BERTRAND.

Non, sire.

NAPOLEON.

Je me serai trompé alors . . je n'ai plus mon coup-d'œil d'aigle avons-nous des lettres, des journaux ?

BERTRAND.

Il en est arrivé ; mais on les a retenus.

NAPOLEON.

Quelle basse tyrannie ! . . . Que doit-on dire, en Europe, d'eux et de nous ?

BERTRAND.

On dit, sire, que la résignation d'un grand homme aux prises avec l'adversité, est l'exemple du courage le plus sublime.

NAPOLEON.

Vous me flattez, maréchal ; mais ici, vous en avez le droit, vous ne m'avez jamais flatté aux Tuilleries. Retenir mes lettres, me priver des nouvelles que le dernier habitant de l'île a le droit de recevoir de sa famille ! Ah, ce trait est inhumain. — Sir Hudson Lowe, une pareille conduite vos vaudra l'or de vos ministres : mais n'attendez des cœurs généreux et de tout véritable Anglais que haine . . . et que mépris. N'est-il pas venu hier pour me parler . . . vous l'avez vu, mon ami, que me voulait-il ?

BERTRAND.

Il voulait, Sire, vous mettre sous les yeux un état de la dépense de votre maison qui outre-passe à ce qu'il prétend, la somme allouée pour son entretien ; le service de votre table, doit, dit-il, à l'avenir être réglé par lui ; il veut . . .

NAPOLEON.

Assez . . . assez, Maréchal, tous ces détails sont affreux, ils sont ignobles ! . . . qui lui demande de me nourrir ? Si j'ai faim, les braves soldats du 66me. prendront pitié de moi ; j'irais m'asseoir à la table de leurs grenadiers, ils ne repousseront pas, je suis certain, le plus vieux soldat de l'Europe.

BERTRAND.

Mais pourquoi votre majesté ne fait-elle pas des plaintes au Prince Régent d'Angleterre ?

NAPOLEON.

J'ai protesté, Monsieur; mais me plaindre, est indigne de mon rang, de mon caractère. Je ne me plains pas, j'ordonne ou je me tais : mais tenez, Maréchal, ne parlons plus de ces indignités . . . tout cela m'agite, me bouleverse cautions d'autre chose.

BERTRAND.

Votre Majesté veut-elle profiter de ce moment de repos pour tracer quelques portraits de ses contemporains ?

NAPOLEON.

Oui, je veux bien, vous avez raison, Bertrand, cette occupation portera un peu de calme dans mon esprit : mais avez-vous ce qu'il faut pour écrire ?

BERTRAND.

Oui, Sire, mon crayon ne me quitte jamais, et voici mes tablettes.

NAPOLEON.

C'est fort bien, asseyez-vous là, je vais dicter... Où en étions nous restés hier ?...

BERTRAND.

Hier je crois que c'est à Masséna.

NAPOLEON.

Oui Masséna grand déprédateur ; mais guerrier intrépide, heureux : c'est l'enfant chéri de la victoire—Desaix ! les Arabes l'avaient surnommé le Sultan juste ; les Bourbons, famille usée, leur alliance avec l'étranger les a frappés de

réprobation Le Duc d'Orléans, celui-la a su profiter des leçons du malheur il n'a jamais porté les armes contre la France Ney, le brave des braves, et ils l'ont tué, ils l'ont assassiné avec du plomb Bourmont, c'est une de mes erreurs Waterloo . . . Waterloo . . . trahison . . . mes pauvres soldats . . . le nombre . . . fatalité.

BERTRAND, *(se levant et allant à l'Empereur.)*

Sire

NAPOLEON.

Mon ami, laissez-moi, je vous prie, j'ai besoin d'être seul un instant. Entrez chez Claudy, dites-lui de préparer ma collation. J'irai vous rejoindre tout-à-l'heure. Seulement, donnez-moi ces livres que vous tenez là, je tâcherai d'oublier un moment que je suis à Ste. Hélène.

BERTRAND.

Mais, Sire vous laisser seul

NAPOLEON.

Ah, Bertrand, vous voulez me fâcher ! . . .

(Bertrand s'empare de la main de son ami, la porte à ses lèvres et sort précipitamment.)

SCENE II.

NAPOLEON, *(seul.)*

Je souffre ! . . . ce climat est mortel, et ma santé s'altère tous les jours Au moins, qu'il n'en sache rien. Il souffrirait plus que moi. Noble et généreux ami, Bertrand Grande âme

L'antiquité n'offre rien de semblable Oreste et Pylade, c'est une fable, mais Napoléon et Bertrand, c'est une réalité Si, du moins, l'on m'avait donné cette partie de l'île pour ma prison, j'y pourrais respirer, agir ; car je ne me sens pas de faiblesse, c'est la force, c'est la vie qui me tuent. Je ne devais pas mourir sur le trône ; l'adversité manquait à ma carrière, ils me tueront ici, qu'importe ! . . . ma mémoire restera . . . et la France, libre un jour, pourra me pleurer . . . Si Ste. Hélène était la France, j'aimerais cet affreux rocher Mais non, la France est morte pour moi, je la troublerais . . . je ne lui demande qu'un souvenir . . . Un seul souvenir . . . Ah ! (*Il s'assied et prend un des livres qu'il ouvre*) Corneille ! . . . quel homme, c'est le plus beau génie du théâtre. S'il eut vécu de mon tems, je l'aurais fait prince ! . . . (*Prenant l'autre volume*) Racine ! il me rappelle Talma . . . qu'il était beau ! . . si je n'avais craint de sots préjugés, je l'aurais décoré, (*ouvrant le livre*) Andromaque ! c'est la pièce des pères malheureux (*il lit.*)

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour, vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie,
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui,
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !

(*Il laisse tomber le livre et se lève :*) Et moi, jamais, je ne le presserai dans mes bras ! peut-être lui a-t-on caché que je suis son père, je ne sais ce que j'éprouve, mais mon cœur se brise. (*Il retombe sur le banc.*)

SCENE III.***Napoleon.—Bertrand.***BERTRAND, (*regardant Napoléon.*)

Il pleure ! . . . approcherai-je . . . je n'ose . . .
 cependant il est de mon devoir de ne pas le
 laisser plus longtems en proie à une émotion si
 vive. Sire . . .

NAPOLEON.

Quelqu'un ; . . . Maréchal, j'avais cru qu'on me
 laissait seul — vous avez vu mon émotion, et je ne
 le veux pas ; . . . Mais je vois que j'ai été dur ; je
 vous ai affligé, oubliez-le, je vous en prie ; quand
 vous m'avez interrompu, j'étais avec mon fils . . .
 voyons, que me voulez-vous, mon ami ? . . .

BERTRAND.

D'après le désir que votre Majesté, avait mani-
 festé de s'arrêter chez Claudy, et d'y prendre
 sa collation, je venais la prévenir . . .

NAPOLEON.

Je vous remercie, Maréchal, mais j'ai changé
 d'avis, je ne prendrai rien. D'ailleurs, je n'ai pas
 faim . . . Si vous le voulez, mon ami, nous allons
 continuer notre promenade, je veux vous conduire
 aujourd'hui au jardin de Corbett ; il y a deux ou
 trois arbres qui me rappellent mes beaux chênes
 de Brienne . . . En 1814, je venais, pendant la
 campagne de France, de me reposer sous un de
 ses chênes, quand je fus enveloppé tout-à-coup par
 une nuée de Cosaques . . . vous devez vous en

B*

souvenir, Bertrand, car vous y étiez Ils m'obligèrent, ma foi, de mettre l'épée à la main Nous ne fûmes pas long-tems à en avoir raison ; mais quelle fut mon émotion, lorsque regardant autour de moi, je reconnus que ce chêne, sous lequel je venais de courir un si grand danger, était celui même, à l'ombre duquel, dans mon enfance, je venais lire la Jérusalem délivrée ! Les arbres de Corbett lui ressemblent beaucoup vous verrez (*Il va pour s'éloigner par la gauche, suivi de Bertrand ; lorsqu'un factionnaire se présente, et croise la bayonnette.*)

SCENE IV.

Napoleon, Bertrand, un Soldat.

LE SOLDAT.

On ne passe pas.

BERTRAND.

Comment, malheureux !

LE SOLDAT.

Toutes les Sentinelles ont l'ordre de faire feu si l'on dépasse cette enceinte. (*Le Soldat se retire.*)

SCENE V.

Napoleon.—Bertrand.

BERTRAND.

O comble d'ignominie . . . à quelle humiliation sommes-nous réduits ! . . .

NAPOLEON.

Silence, Monsieur, respectons la consigne d'un soldat . . . voyez, je suis calme, et c'est moi qu'on outrage . . . Je ne m'étais pas trompé, on me suit, on m'espionne.

BERTRAND.

Permettez-moi, Sire, d'aller trouver Hudson Lowe, et de lui témoigner toute l'indignation que m'inspire une aussi lâche injure ! . .

NAPOLEON.

Maréchal, parlez à cet homme, mais n'oubliez pas que c'est en mon nom . . . quant à moi, mon parti est pris ; s'il persiste dans cet odieux système d'espionnage, je m'enferme dans Long-Wood, et je me condamne, dès ce jour, à une entière réclusion . . . me renfermer dans l'espace de quelques toises, moi, qui parcourais à cheval toute l'Europe . . . mais je sens que cela ne sera pas pour long-tems, bientôt j'irai habiter une demeure plus étroite . . . le cercueil . . .

BERTRAND.

Ah ! sire, que dites-vous ?

NAPOLEON.

Mon ami, le coup est porté, je sens que l'heure ne tardera pas à venir.

BERTRAND.

Votre majesté veut donc me faire mourir de chagrin !

NAPOLEON.

Tais-tois, enfant, et écoute ton vieux général, ton ami, ton frère . . . Quand je serai mort, que mes cendres soient déposées près de la fontaine des saules . . . j'avais rêvé une tombe plus glorieuse . . . Sous la Colonne ! . . . peut-être un jour ! . . . mon fils, mon enfant . . . je mourrai sans le voir ! ... Maréchal, s'il vous est permis d'arriver jusqu'à lui, dites-lui qu'il n'oublie pas qu'il est né Prince Français, et qu'il ne porte jamais les armes contre la France. Ah ! que je souffre, c'est un couteau qu'ils ont mis là, et ils ont brisé la lame dans la plaie.

L'œuvre est consommée ! ils ont tué l'ennemi commun, et bientôt Napoléon sera en paix avec l'Europe. . . . Venez, Bertrand, suivez-moi, (*avec un sentiment bien marqué*) allons à Long-Wood.

.....

NAPOLEON donne le bras au grand Maréchal, ils remontent ensemble le rocher, qui est à droite ; parvenu au sommet, Napoléon se tourne vers la mer, ôte son chapeau, met un genoux en terre, et s'écrie : *Adieu, France !* Le rideau tombe sur ce tableau.

Le même morceau de musique qui s'est fait entendre lors de l'arrivée de Napoléon, doit l'accompagner au moment de sa sortie jusqu'à ce que le rideau soit baissé.

FIN.

, ton
mes
des

....
mon
laré-
lites-
gais,
ance.
t mis

nemi
avec
(avec

.....

ontent
Napo-
oux en
ableau.
ors de
a sortie